

J. Locke, *An Essay concerning human understanding* (1690), tr. Coste, Vrin, 1994, pp. 177-178.

L'*inquiétude* (*uneasiness*)¹ qu'un homme ressent en lui-même pour l'absence d'une chose qui lui donnerait du plaisir si elle était présente, c'est ce qu'on nomme *désir* (*desire*), qui est plus ou moins grand selon que cette inquiétude est plus ou moins ardente (...) L'*inquiétude* est le principal, pour ne pas dire le seul aiguillon qui excite l'industrie² et l'activité des hommes. Car quelque bien qu'on propose à l'homme, si l'absence de ce bien n'est suivie d'aucun déplaisir, ni d'aucune douleur, et que celui qui en est privé, puisse être content et à son aise sans le posséder, il ne s'avise pas de le désirer, et moins encore de faire des efforts pour en jouir. Il ne sent pour cette espèce de bien qu'une pure *velléité*, terme qu'on emploie pour signifier le plus bas degré du désir, et ce qui approche le plus de cet état où se trouve l'âme à l'égard d'une chose qui lui est tout à fait indifférente, et qu'elle ne désire en aucune manière, lorsque le déplaisir que cause l'absence d'une chose est si peu considérable, et si mince, pour ainsi dire, qu'il ne porte celui qui en est privé qu'à de faibles souhaits sans se mettre autrement en peine d'en rechercher la possession. Le *désir* est encore éteint ou ralenti par l'opinion où l'on est, que le bien souhaité ne peut être obtenu, à proportion que l'inquiétude de l'âme est dissipée, ou diminuée par cette considération.

A. Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation* (1818), tr. A. Burdeau, PUF, 1966, pp. 252-253.

Tout vouloir procède d'un besoin, c'est-à-dire d'une privation, c'est-à-dire d'une souffrance. La satisfaction y met fin ; mais pour un désir qui est satisfait, dix au moins sont contrariés ; de plus, le désir est long, et ses exigences tendent à l'infini ; la satisfaction est courte, et elle est parcimonieusement mesurée. Mais ce contentement suprême n'est lui-même qu'apparent ; le désir satisfait fait place aussitôt à un nouveau désir ; le premier est une déception reconnue, le second est une déception non encore reconnue. La satisfaction d'aucun souhait ne peut procurer de contentement durable et inaltérable. C'est comme l'aumône qu'on jette à un mendiant : elle lui sauve aujourd'hui la vie pour prolonger sa misère jusqu'à demain. — Tant que notre conscience est remplie par notre volonté, tant que nous sommes asservis à l'impulsion du désir, aux espérances et aux craintes continuelles qu'il fait naître, tant que nous sommes sujets du vouloir, il n'y a pour nous ni bonheur durable, ni repos. Poursuivre ou fuir, craindre le malheur ou chercher la jouissance, c'est en réalité tout un : l'inquiétude d'une volonté toujours exigeante, sous quelque forme qu'elle se manifeste, emplit et trouble sans cesse la conscience ; or sans repos le véritable bonheur est impossible. Ainsi le sujet du vouloir ressemble à Ixion attaché sur une roue qui ne cesse de tourner, aux Danaïdes qui puisent toujours pour emplir leur tonneau, à Tantale éternellement altéré.

Épicure, *Lettre à Ménécée*.

Il est également à considérer que certains d'entre les désirs sont naturels, d'autres vains, et que si certains des désirs naturels sont nécessaires, d'autres ne sont que naturels. Parmi les désirs nécessaires, certains le sont au bonheur, d'autres à la non-souffrance du corps, les autres à la vie même. **128.** Or, une réflexion rigoureuse à ce propos sait rapporter tout choix et tout rejet à la santé du corps et à l'absence de troubles (*ataraxian*) de l'âme, puisque telle est la fin de la vie bienheureuse. C'est à cette fin que nous faisons toute chose : afin d'éviter la souffrance et les troubles. Quand une bonne fois nous avons établi en nous cet état, toute tempête de l'âme s'apaise, le vivant n'ayant plus à courir comme après un manque, ni à rechercher telle autre chose par quoi le bien de l'âme ou du corps serait comblé. Nous avons besoin de plaisir quand le plaisir nous fait souffrir par sa non-présence. Autrement, quand nous ne souffrons pas, nous n'avons plus besoin du plaisir.

¹ Coste, le traducteur indique ici en note : « *Uneasiness*, c'est le mot anglais dont l'auteur se sert dans cet endroit et que je rends par celui d'*inquiétude*, qui n'exprime pas précisément la même idée. Mais nous n'avons point, que je sache, d'autre terme en français qui en approche de plus près. Par *uneasiness*, l'auteur entend *l'état d'un homme qui n'est pas à son aise, le manque d'aise et de tranquillité dans l'âme*, qui à cet égard est purement passive. »

Ajoutons que l'adjectif *uneasy* signifie « troublé, gêné, préoccupé, soucieux, agité, pas tranquille (en allemand *unruhig*) » ; *easy* = *not difficult*, facile, et *easiness* = facilité ; *ease*, enfin, signifie *well-being*, tranquillité (mentale), bien-être. Pour finir, notons l'étymologie telle qu'elle est indiquée par Middle English *ese*, from Old French *aise*, elbowroom, physical comfort, from Vulgar Latin **asium* (*The American Heritage Dictionary of the English Language*, Fourth Edition, 2002). Littré définit l'aise ainsi : « 1° Sentiment de bien-être et de contentement. Ils avaient toute l'aise que la situation comportait. »

On pourrait traduire *uneasiness* par *intranquillité*. Ce néologisme traduit le portugais *desassossego* dans le titre français du livre de F. Pessoa *O livro do desassossego* (que Pessoa écrivait « *desassocego* », ainsi qu'on le faisait au XIX^e siècle). En Portugais, *desassossego* signifie quelque chose comme « inquiétude » au sens où il y a « manque de repos », perturbation d'une situation de calme, de repos, d'immobilité.

² Littré : « Habileté à faire quelque chose, à exécuter un travail manuel. Cela est fait avec beaucoup d'**industrie**. Avoir de l'**industrie**. Une dangereuse **industrie**. Quelque **industrie** qui paraisse dans ce que font les animaux, BOSSUET *Connaiss. de Dieu*, V. 2. à Smolensk, l'ordre avait été donné de prendre, en partant, pour plusieurs jours de vivres ; l'empereur n'en ignorait pas la difficulté, mais il comptait sur l'**industrie** des chefs et des soldats ; ils étaient avertis, cela suffisait ; ils sauraient bien pourvoir eux-mêmes à leurs besoins, SÉGUR, *Hist. de Nap.* VII, 1. »